

PRESENCE AFRICAIN



120

Christie C. ACHEBE

**Continuities,
Changes and Challenges :
Women's Rôle in Nigerian Society**



Aliko SONGOLO

**Fiction et subversion :
« Le Devoir de violence »**



Marc ROPIVIA

**Les Fangs dans les Grands Lacs
et la Vallée du Nil**

Les Fang dans les Grands Lacs et la Vallée du Nil

Esquisse d'une géographie
historique à partir du Mvett

I. — INTRODUCTION

Le problème de l'origine des Fang, de leur itinéraire migratoire depuis leur habitat initial jusqu'à leur oekoumène actuel, demeure aujourd'hui fort complexe pour tous les chercheurs qui ont tenté de l'élucider. Cependant cette complexité ne peut être interprétée comme le fruit de la rareté des sources et des matériaux. Nous dirions plutôt qu'elle résulte de la sclérose des méthodes et de la négligence des sources véritables qui pouvaient mieux éclairer le sujet.

Pour nous, il est certain que les africanistes de la question fang n'ont jusqu'ici su considérer l'essentiel, à savoir, le Mvett dans son intégralité. S'étant appesantis à tort sur sa forme littéraire, ils ont prétendu y rechercher le chemin qui les conduirait vers la découverte des profondeurs insondables du passé fang. Anthropologues, ethnologues, linguistes et historiens, tous, se référant au Père Trilles, n'ont jamais osé dépasser ses conjectures et spéculations pour tenter d'accéder à la certitude. Ce que ces différents spécialistes n'ont point compris c'est que le Mvett n'est pas un art pour l'art. Il est essentiellement un mode de transmission par lequel un peuple sans écriture a pu, de bouche à oreille, véhiculer son histoire intérieure depuis les millénaires et les sites les plus lointains jusqu'à nous. A ce titre, sa signification fondamentale ne peut être qu'historique, et le Mvett a toujours injustement souffert d'une sempiternelle contemplation alors qu'il contient et exprime les principes évolutifs et vitaux d'une société. Son importance primordiale, comme celle de toute tradition orale, réside non seulement dans les nouvelles perspectives de l'historiographie mais aussi dans

la possibilité qu'il offre à l'historien d'abstraire les faits sociaux des cosmogonies et des mythes fondateurs afin de ranimer le groupe social par résurrection des principes.

Notre intérêt pour le Mvett est qu'il nous a permis, dans une lecture attentive de l'œuvre de Tsira Ndong Ndoutoume (1) (2), de créer l'histoire intérieure et véritable du peuple fang. Mais comme cette histoire est en grande partie celle d'un mouvement migratoire, il nous a fallu retracer dans la terre africaine l'oekoumène fangöide pré-migratoire. Cette tâche, éminemment géographique, qui consiste à recréer l'espace habité par un peuple dans le passé, constitue un des fondements de la géographie historique. Dans les lignes qui suivent, nous en examinons les résultats pour ce qui a seulement trait à l'habitat primitif des Fang, tandis que les grands moments de la période migratoire feront ultérieurement l'objet d'un ouvrage en voie d'achèvement par nous et qui paraîtra probablement sous le titre : *Introduction à l'itinéraire migratoire des peuples du Gabon : Les Fang du II^e millénaire avant J.-C. au XIX^e siècle de notre ère.*

II. — MVETT ET GÉOGRAPHIE

Lorsque l'on veut explorer et comprendre le passé, il est un principe cher aux sciences naturelles et, de manière plus générale, aux sciences de l'observation. Ce principe est celui de l'uniformitarisme. Nous le devons au géologue écossais James Hutton (1726-1797). Dans sa formulation la plus condensée, il s'énonce : le présent est la clé du passé. En géologie notamment, ce principe permet d'analyser l'élaboration des formes actuelles de géodynamique externe pour en imaginer le processus de formation dans le passé. Tout au long de cette étude, nous invitons le lecteur à le garder présent à l'esprit afin d'être mieux guidé dans notre argumentation.

L'histoire est aussi concevable comme science naturelle. En effet, les faits humains qui se fossilisent dans les couches superficielles du sol constituent l'objet de l'archéologie. Dans ce cas, ils peuvent être lus et datés selon les principes et méthodes de la stratigraphie. Mais les faits sociaux peuvent également se fossiliser dans le cerveau humain, se conserver et se transmettre plusieurs générations ou millénaires après par simple hiérarchisation et stratification des âges de l'homme. Et comme les activités humaines et les faits sociaux s'inscrivent toujours dans un contexte spatial, ils

(1) *Le Mvett*, Livre I, Présence Africaine, 1970.

(2) *Le Mvett*, Livre II, Présence Africaine, 1975.

peuvent aussi être déterminés par la configuration de ce dernier. Dans ce cas, la langue et le langage, par le biais de l'onomastique, expriment cette fossilisation de la morphologie spatiale (toponymie) et du rapport Homme-activité (anthroponymie). En fait, rares sont les noms de lieux ou de personnes qui aient une signification ne renvoyant pas à une forme de terrain ou à une activité sociale déterminée. Et, en Afrique Noire, la devise d'un individu par exemple s'avère être l'expression achevée de la dation secondaire d'un nom en rapport avec ses activités sociales ou sa topophilie. C'est ainsi que dans le Mvett, Angone Zok Endong, dont la devise est « *soufflet de forge ramolisseur des métaux* », nous renseigne sur l'existence d'une activité métallurgique du cuivre et du fer chez les Fang anciens.

Par conséquent, s'il est un domaine où géographie et histoire s'imbriquent parfaitement c'est dans l'étude des migrations, car il arrive bien souvent que la toponymie actuelle ne trouve pas une correspondance dans le paysage contemporain mais qu'elle soit plutôt une évocation d'un mouvement passé ou une inscription du passage de population dans un espace en des périodes très reculées. Mais cette toponymie présente parfois d'énormes difficultés de traitement. D'un foyer de dispersion à un œkoumène d'arrivée, elle peut ne pas exister, tout comme elle n'est pas toujours significative pour les éléments en migration. La raison est qu'elle a été labourée par le passage de plusieurs populations dans le même espace. C'est donc à partir de ce *vacuum* et de ces difficultés que nous recourons à la géomorphologie et à ce que nous définissons comme le principe d'identité morpho-sémantique.

La géomorphologie, science des formes de la surface terrestre, est considérée par la géographie comme l'un de ses multiples points de vue. Les formes étudiées sont revalorisées par la rigueur de la description et le souci du détail. Il s'ensuit que des formes identiques jouissent dans toutes les langues d'une correspondance de perception et de description si précises que la comparaison et la similitude ne souffrent d'aucune altération d'une langue à l'autre. C'est pourquoi le vernaculaire demeure toujours très usité dans le vocabulaire géomorphologique.

Le principe d'identité morpho-sémantique nous permet donc d'affirmer que la désignation d'une forme de terrain en langue vernaculaire, dans un contexte de tradition orale, ne déforme nullement la réalité du phénomène considéré dans une langue véhiculaire. De la langue vernaculaire à la langue véhiculaire comme de la tradition orale à la science historique, une forme de terrain demeure inchangée dans son essence, et il n'y a qu'un problème d'exagération, d'échelle, qu'il faut ramener à sa dimension réelle dans le contexte géographique étudié. Ainsi, selon les traditions, que la géographie des origines des Fang utilise le mot *étang* ou *lac*

ne travestit en rien la réalité. Celle-ci, au travers de ces deux notions, qui n'ont de différence que leur échelle, exprime une étendue d'eau. C'est alors que le terme « Grande Eau », lui aussi utilisé pour désigner l'œkoumène fangoïde primitif, vient à jamais confirmer la réalité lacustre.

En définitive, c'est sous le double éclairage de la géomorphologie et de la toponymie que nous allons rechercher, dans la tradition orale du Mvett, l'habitat primitif, les causes de la dispersion et les itinéraires suivis par le peuple fang pour s'établir dans son œkoumène actuel. A la lecture de l'œuvre de Tsira Ndong Ndoutoume, nous avons décelé trois moments principaux dans la migration : l'habitat primitif, la migration vers l'ouest et l'habitat intermédiaire, enfin l'œkoumène actuel. Bien évidemment, dans cette étude, nous ne traiterons que du premier aspect.

Dans cette énorme entreprise déjà dévoilée par le titre, nous sommes obligés de reconsidérer les choses depuis leur point de départ. Pour cela, nous faisons également nôtres ces affirmations aujourd'hui plus que triviales, à savoir : les Fang viennent d'Égypte ; les Fang sont originaires du Soudan ; les Fang viennent du Nil. Si ces affirmations ne sont pas nouvelles, cependant pour beaucoup elles dérangent. Les développements qui vont suivre tendent à indiquer que si elles ne souffrent d'aucune contestation chacune d'elles porte néanmoins les marques d'une accablante imprécision. Jusqu'ici elles n'ont été que pures conjectures, aussi le moment est-il venu de les nuancer et de les convertir en vérités irréfutables.

III. — LES SOURCES DU NIL ET L'EXTENSION DE L'OEKOUMÈNE FANGOÏDE PRIMITIF DANS L'ANTIQUITÉ

En l'état actuel des connaissances, des sources et des méthodes, nous ne saurions affirmer de manière péremptoire que les Fang viennent exclusivement d'Égypte, du Soudan ou d'Éthiopie. Et même plus tard lorsqu'elles seront plus élaborées, il deviendrait hasardeux de le soutenir. Cependant, d'après le Mvett, il paraît plus plausible de prétendre que les Fang auraient jadis occupé un vaste domaine désertique et savano-forestier correspondant à la Nubie antique et aux différentes sources du Nil. Depuis Hérodote, le problème de la reconnaissance des sources de ce fleuve n'avait cessé de demeurer fort complexe jusqu'au XIX^e siècle. Il aura coûté aux différentes puissances de l'Antiquité et de l'époque coloniale européenne plusieurs missions infructueuses d'exploration.

A l'époque lointaine où naît la tradition orale du Mvett, une époque qui est sûrement protohistorique, et où la culture de

l'humanité sort à peine de la nature, culture imprécise empreinte de gigantisme et de démesure, les sources du Nil conservent encore une très grande confusion. Quoiqu'il en soit, le Mvett possède une très riche hydrographie et présente ses cours d'eau comme indépendants les uns des autres. Chaque tribu a son fleuve. D'ailleurs cette hydrographie éparse, non structurée, corrobore l'incohérence des rapports sociaux entre tribus. A ce stade nous serions tentés de nous poser la question suivante : Quelle région de l'Afrique contient ou a pu contenir autant de fleuves indépendants ? Pour répondre à cette question il nous faut revenir dans le texte si l'on veut individualiser des éléments de délimitation.

L'univers physiographique du Mvett nous propose : des fleuves indépendants ou rarement confluent, des hautes montagnes et un grand lac. Aidé d'un repère cardinal d'orientation (du côté où le soleil se réveille), nous sommes en mesure d'affirmer que c'est bien en Afrique orientale que nous croyons déceler les éléments du cadre physiographique que semble avoir connu le peuple fang avant sa dispersion. Pour mieux préciser ce domaine d'habitat primitif, nous faisons appel à deux passages du Mvett très centrés sur la physiographie :

« Connaissez-vous, mes frères, la tribu des Yemebem ? Elle peuple les innombrables villages qui bordent le puissant fleuve Bevuyeng aux eaux grises. Bevuyeng sort des grandes montagnes verdoyantes dont les cimes pointent vers le ciel comme les lances, là-bas, du côté d'où le soleil se réveille, dans cette vaste région nommée Etone Abandzik Meko Mengone. D'abord cascade grondante, il pénètre ensuite dans la forêt de Bebasso, les chasseurs d'antilopes, du côté de Minkour Megnoung m'Eko Mbègne, hèle plusieurs rivières au passage, grossit et inonde la vallée des crocodiles, s'étire comme un boa repu, traverse le pays des vampires, baigne la tribu des Yemebem, et va s'engouffrer dans la mer des fées, après avoir parcouru le pays qu'on nomme Edoune Nzok Amvene Obame (3) ».

« Ces hommes du sud, ces hommes d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, viennent de très loin, du côté d'où se lève le soleil. Leurs ancêtres habitaient le village Mekô, au bord d'un grand lac appelé AtokEning, lac de la Vie, qui est large et profond comme une mer (4). »

D'après ces deux passages, il ressort que les éléments de l'environnement

(3) Livre II p. 11.

(4) *Ibid.*, p. 93.

ronnement mvettique semblent disposés dans une logique conforme à l'organisation physique de l'Afrique orientale. En effet, en parlant du sud, ce cadre physiographique se déroule comme suit :

a) LE GRAND LAC ATOKENING (LAC DE LA VIE)

« Large et profond comme une mer ».

Ces caractéristiques ne rappellent-elles pas celles du lac Victoria ? L'allusion à la mer ne peut être exagérée. Au contraire, elle est même fondée lorsque l'on sait que, par sa superficie (68 000 km²), ce grand lac se classe premier en Afrique et troisième dans le monde. Sa largeur varie entre 250 et 300 km. Il est à noter qu'en 1858, l'explorateur anglais Speke reconnaissant l'actuel lac Victoria (qui s'appelait encore Kérêwé) le qualifia de « Mer intérieure » avant de le baptiser du nom de la Reine d'Angleterre.

b) DESCRIPTION DE BEVUYENG

Cette description et cette analogie à un fleuve africain, pour être attribuées au Nil, s'appuient sur cinq faits principaux :

i) « *Bevuyeng sort des grandes montagnes verdoyantes dont les cimes pointent vers le ciel comme les lances.* »

Cette évocation, comme source d'un fleuve, peut être créditée par l'argument selon lequel, cette région du début des Grands Lacs (à cheval sur le Kenya et l'Ouganda) où le Nil prend sa source est parsemée des plus hauts reliefs d'Afrique tels que les monts Elgon 4 321 m, Karisimbi 4 510 m et Ruwenzori 5 125 m.

De même, les sources éthiopiennes du Nil (Nil bleu et Atbara), dans les hauts plateaux abyssiniens, se situent au voisinage de hauts sommets tels que Ras Dajan 4 620 m, Mt Kollo 4 300 m, Mt Abouna 4 200 m, Mt Gouna 4 265 m, Mt Tchoko 4 200 m et Mt Touka 3 200 m.

ii) « *D'abord cascade grondante.* »

La référence à des chutes n'est que sous-jacente. Il y a donc les chutes Owen sur le lac Victoria et les Chutes Murchison au voisinage du Lac Albert.

iii) « *Hèle plusieurs rivières au passage, grossit et inonde la vallée des crocodiles.* »

Ici nous pensons que l'allusion se rapporte aux marais du Bahr-el-ghazal (Nil blanc) qui forment malgré tout un réseau

hydrographique dendritique hiérarchisé. Il s'agit de cette région qu'un certain nombre de cartes anciennes désignent du nom évocateur de « pays des rivières »

Plusieurs rivières sont aussi constituées par les affluents éthiopiens du Nil bleu et de l'Atbara.

Les marais du Nil blanc et du Nil bleu sont connus des explorateurs et des populations autochtones comme le paradis des crocodiles. Par ailleurs, il est à noter que les deux ensembles précédents (a et b) nous permettent maintenant d'entrevoir l'hydrographie du Mvett non plus comme des fleuves indépendants, mais plutôt comme un réseau hiérarchisé et un système structuré, cohérent et intégré au Nil.

iv) « *Un boa repu.* »

L'allusion est significative car, à partir de sa confluence avec l'Atbara et vers la cinquième cataracte, le Nil entame son cours désertique. Ne recevant plus d'affluents, son cours longiligne s'étire avec lassitude, comme un long serpent, non sans avoir décrit une grande courbe et va se terminer par cette grosse tête que constitue le delta.

v) « *Et va s'engouffrer dans la mer des fées.* »

Cet élément ne s'applique-t-il pas aux sirènes ? De toute manière, il est notoirement connu, dans certaines contrées d'Afrique noire, que la matérialisation d'une fée est une créature au corps de femme (partie antérieure) dotée d'une queue de poisson (partie postérieure). Nous savons également que c'est cette image qui prévalait chez les auteurs anciens. Homère par exemple se les représente de la même manière, dans « l'Odyssée », lorsqu'elles tentent de séduire Ulysse (5). Nous inclinons donc à penser que la Mer des fées correspondrait bien à la Méditerranée.

Cette identification de Bevuyeng au Nil d'après la description qu'en donne le Mvett dans les deux passages précédents s'apparente très étroitement aux connaissances qu'avaient les auteurs anciens du grand fleuve et de ses sources.

IV. — RAPPORTS ENTRE LA CONNAISSANCE DU NIL CHEZ LES AUTEURS ANCIENS ET DANS LE MVETT

Avant de procéder à la délimitation de l'œkoumène fangoïde primitif, nous pensons qu'une toponymie et des spéculations

(5) Homère, *l'Odyssée*, Chant XII.

anciennes empruntées aux auteurs anciens aussi bien que dans le Mvett achèveront d'identifier le Bevuyeng du Mvett au Nil d'hier et d'aujourd'hui.

a) RAPPORTS TOPONYMIQUES

<i>Mvett</i>	<i>Arabe</i>	<i>Signification</i>
« <i>Bevuyeng sort des grandes montagnes verdoyantes</i> » (cit. 3)	Bahr-el-Gebel	Fleuve des montagnes
« <i>Il pénètre ensuite dans la forêt de Bebasso, les chasseurs d'Antilopes</i> » (cit. 3)	Bahr-el-Ghazâl	Fleuve des gazelles

Mvett

Appréhension des Égyptiens anciens

« *traverse le pays des vampires* » (cit. 3) (Vampire a, en Afrique Noire, une connotation métaphysique)

« *Le territoire égyptien ne représente que les mille derniers kilomètres du cours du Nil compris entre l'Afrique Centrale et la Méditerranée. L'Égypte n'est donc, pour ainsi dire, que la dernière étape du trajet de 6 400 kilomètres que parcourt ce fleuve. Mais les anciens Égyptiens ne s'en rendaient pas compte, car, d'une part, les régions qui s'étendaient au-delà de leur frontière sud leur étaient totalement inconnues, et, par ailleurs, ils les croyaient peuplées d'esprits* » (6).

« *C'est au cours de l'Ancien Empire que la Basse-Nubie fut occupée, mais les pays qui s'étendaient de l'autre côté de la deuxième cataracte furent alors relativement protégés par leur terrifiante réputation : on les disait peuplés de fantômes, de spectres* » (7).

(6) Weigall Arthur, *Histoire de l'Égypte ancienne*, P.B., Payot, 1968, p. 14 (c'est nous qui soulignons).

(7) Fouchet Max-Poll, *Nubie, splendeur sauvée*, Suisse, Clairefontaine, p. 24 (c'est nous qui soulignons).

« *Le pays qu'on nomme Edoune Nsok Amvene obame* »
 (cit. 3) Traduction :
 mort d'un éléphant et
 causes inexplicables ; il
 y des relents de
 malheur.

île Éléphantine (1^e cataracte)
 Khartoum = trompe d'éléphant (8).

b) SPÉCULATIONS DES AUTEURS ANCIENS SUR LES SOURCES DU NIL

Sous la plume de Charles de La Roncière (9), les spéculations des Anciens sur les sources du Nil ne diffèrent guère de celles du Mvett. Jugez-en par vous-même en les comparant à celles de la citation 3. Tout d'abord pour Aristote, le fleuve descendait des « Montagnes d'Argent » (10). Cette expression, de même que « Montagnes de la lune » usitée au temps de Ptolémée, est la forme métaphorique caractérisant les neiges éternelles du Ruwenzori et du Kilimandjaro.

Voici maintenant l'opinion de Apollonius de Tyane rapportée par le même auteur.

« *Apollonius de Tyane, dont Philostrate se fit le biographe, remontant la rive du Nil du côté gauche, — c'est-à-dire la rive droite, — arriva aux « montagnes escarpées d'où le Nil descend, en arrachant la terre qui forme le limon d'Égypte. Le bruit du Nil, dans sa chute, est épouvantable (...) Après avoir marché dix stades, ils virent le fleuve tombant de la montagne, ayant la grandeur du Marsyas et du Méandre à leur jonction. A quinze stades de là, ils entendirent le bruit d'une cataracte deux fois plus considérable et plus haute, et insupportable à l'ouïe, tellement que les compagnons d'Apollonius ne voulurent pas avancer plus loin ; mais celui-ci, accompagné d'un gymnosophiste et de Timacion, se rendit à la cataracte. De retour, il raconta aux siens que c'était là qu'étaient les sources du Nil, paraissant suspendues à une hauteur prodigieuse : la rive était comme une*

(8) Bernard Pierre, *Le Nil des sources au delta*, Paris, Presses de la Cité, 1978, p. 62.

(9) Gabriel Hanotaux et Charles de La Roncière, *Histoire de la nation égyptienne*, t. 1, *Introduction générale, géographie de l'Égypte*, livre VII, le problème des sources du Nil, Paris, Société de l'Histoire Nationale, Librairie Plon, 1926.

(10) *Ibid.*, p. 360.

carrière immense où l'eau se précipait toute blanche d'écume avec un fracas effroyable » (11).

c) ÉPOQUE MÉDIÉVALE ARABE

« La tradition ptoléméenne sur les sources du Nil ne s'était perpétuée que chez les Arabes. Al-Khuwarîzmî, garde de la bibliothèque de Bagdad, figurait dans sa carte les deux grands lacs issus des Monts de la Lune (Gebel et Komr) et le lac abyssin (12). »

« Un cosmographe mort en l'an 1326 de notre ère, Dimisqî, commentait ainsi le grand géographe qui avait vécu à la Cour des rois de Sicile : « Le Nil sort des montagnes de la Lune, qui séparent la terre habitée de la partie brûlée dont nous n'avons aucune connaissance. Ses sources sont dix fleuves : le plus oriental est à quinze journées de navigation du plus occidental ; tous se jettent dans deux vastes lacs, séparés l'un de l'autre par une distance de quatre journées. La circonférence du lac oriental, avec ses îles et ses montagnes, est de trois journées, celle du lac occidental de près de cinq (13). »

V. — DÉLIMITATION DE L'ŒKOUMÈNE PRIMITIF

Au terme de cette étude géographique qui confirme la connaissance du Nil et de ses sources par les Fang anciens, il paraît plus aisé de circonscrire avec plus de netteté le domaine primitif du peuple Fang. Il semble maintenant moins hasardeux et, en réalité plus sûr de soutenir qu'à l'origine, les Fangs étaient établis dans les régions du Haut-Nil et de la Nubie antique. Il s'agit d'un vaste territoire englobant aujourd'hui quatre États : l'Égypte (à partir de la 1^{re} cataracte), le Soudan, l'Éthiopie et l'Ouganda. Un vaste territoire à la physiographie très complexe mais qui permet selon le Mvett de dégager deux traits majeurs.

a) Au Nord un pays de rivières correspondant sans aucun doute au Bahr-el-Ghazal, au Nil bleu et à l'Atbara. Avec sa myriade de tribus, nous pouvons identifier cette partie à Okü (pays du Nord)

(11) *Ibid.*, p. 361.

(12) *Ibid.*, p. 362.

(13) *Ibid.*, pp. 362-363.

Fleuves probables d'Okü	Bevuyeng	Melole
	Okoro	Mikana
	Menen	Biwolé
	Missolo	Alakouma

Par ailleurs, nous invoquons la dénomination de « Pays des Rivières » attribuée au Bahr-el-Ghazal. Celle-ci cadre parfaitement avec l'image d'un milieu très arrosé tel que nous est décrit le pays d'Okü dans le Mvett. Les autres fleuves de ce vaste pays septentrional ne seront évoquées que dans la deuxième partie qui traite de la migration.

Tribus d'Okü

Yemebem	Bibao	Yenvame	Yefa
Yebos	Yemendzang	Yemitout	
Yebikoum	Benvik	Essighlessi	
Yebilop	Yemevom	Yemekom	
Yemeloh	Essabissègne	Yebissoula	
Yebiloh	Yekama	Essanvine	
Yekang	Yemenen	Yebibas	
Yessom	Bekuègne	Yemefap	
Yefire	Yessi	Yemilong	
Essibame	Yemekak	Essindak	
Yebiat	Essessang	Yenkouv	
Bilé	Yeminkaba	Yezong	

b) En deuxième lieu il y a un univers lacustre méridional correspondant aux lacs Victoria (Atok Ening) et Albert (probablement le grand lac Elen) (14). Nous assimilons ce domaine lacustre au foyer primitif du peuple d'Engong. C'est donc à partir de ces deux sous-ensembles de l'œkoumène fangoïde primitif que vont s'organiser la migration c'est-à-dire un déploiement vers l'ouest dont les causes restent encore à préciser.

VI. — EN GUISE DE CONCLUSION

Nous aimerions attirer l'attention des futurs chercheurs et des spécialistes de migrations sur cette remarque éloquente de Théophile Obenga citant Cheikh Anta Diop :

« *L'auteur de Nations nègres et culture avait recommandé, lors du 2^e Congrès ordinaire de l'Association des*

(14) *Le Mvett*, Livre II, p. 199.

historiens africains, tenu à Yaoundé, au Cameroun, du 16 au 20 décembre 1975, d'« organiser et financer une mission scientifique d'exploration dans la région du Haut-Nil, étant donné qu'elle est située à la fois sur le Kenya et sur le Soudan et l'Ouganda, c'est-à-dire une zone qui a toutes les chances d'avoir été celle de la dispersion originelle des peuples vers le sud et vers l'ouest.

Cette recommandation est fondamentale. Pour nous, le territoire commun à l'égyptien et au négro-africain moderne est à localiser, avec vraisemblance, dans ces régions des Grands Lacs africains. Là doit être le berceau du négro-égyptien, langue prédialectale, préhistorique, commune à l'égyptien pharaonique et aux autres langues négro-africaines (15). »

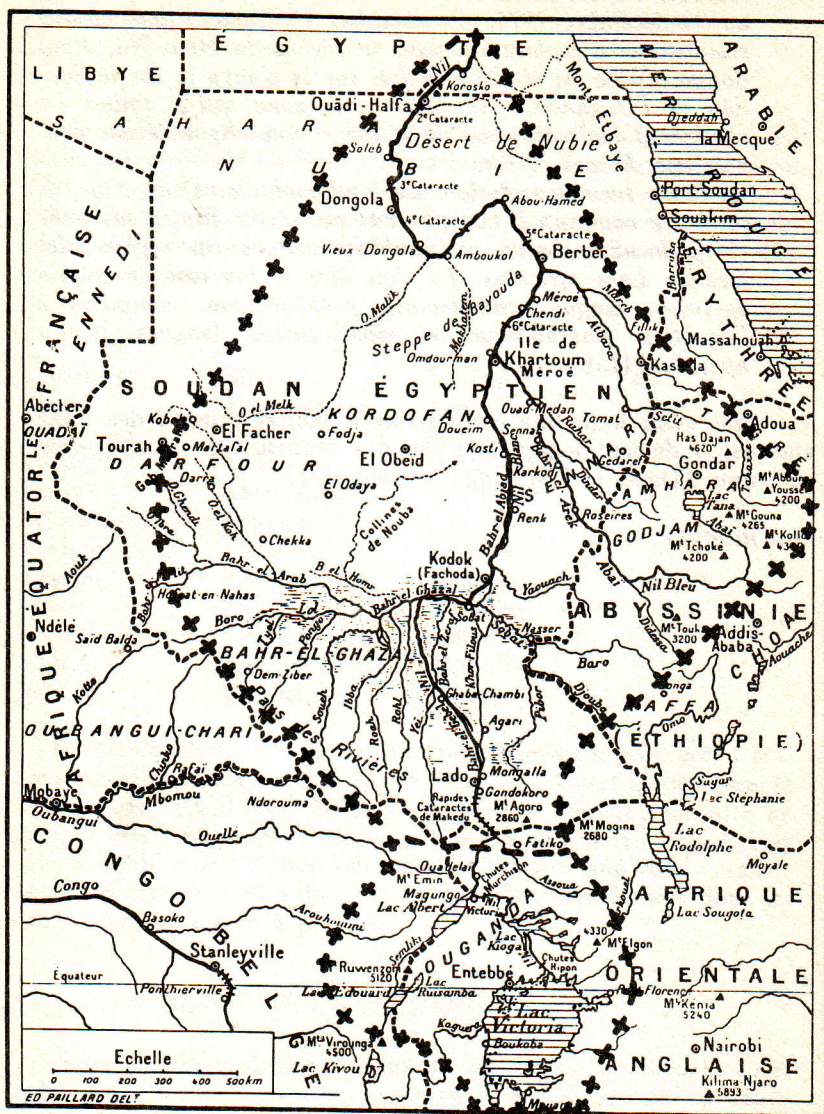
Après avoir indentifié ce domaine d'habitat primitif des Fang anciens, il devient logique qu'une des branches de la migration emprunte l'Ouélé et l'Oubangui actuels (16).

Marc ROPIVIA

(15) Obenga Théophile, *Pour une nouvelle Histoire*, Présence Africaine, 1980, p. 69.

(16) *Le Mvett*, Livre II, p. 96.

CARTE DE LA TOPONYMIE COMPARÉE DU MVETT ET DE L'ARABE



LE SOUDAN ÉGYPTIEN
Les Sources du Nil

- +++ L'oekoumène fangoïde primitif
- Limite des deux foyers primitifs du Nord (Okü) et du Sud (Engong)

Source : HANOTAUX, Gabriel et Charles de La RONCIÈRE, *Histoire de la nation égyptienne*, Tome 1, 1926, p. 378.